

Ewa Kozłowska

ETIENNE DE LA BOÉTIE THÉORICIEN DE LA TRADUCTION?

Etienne de La Boétie - ami ardent de Michel de Montaigne - n'a pas composé l'art poétique. Ce qui gardait sa mémoire pour la postériorité c'est tout d'abord son traité politique *Contr'un* et deux recueils de sonnets écrits dans l'époque où tout le monde pétrarquisait. Cependant, poussé par sa femme Marguerite de Carle à lui traduire les plaintes de Bradamante du *XXXII Chant* de Louis Arioste, il précède sa version française d'un poème "sur la traduction". Il serait une chose intéressante de voir ce texte du plus près en le confrontant avec quelques arts poétiques de l'époque qui consacrent une place importante à la traduction, qu'on appelle de temps en temps la version.

Thomas Sébillet souligne l'importance d'une telle tâche. Grâce à elle les "thrésors cachés" deviennent "communs de tous les hommes"¹: Cependant Sébillet prévient tous ceux qui entreprennent les traductions en leur exposant la nécessité d'une bonne connaissance des langues. Sébillet s'avère très moderne dans sa conception de l'art de traduire. Pour lui, bien traduire cela veut dire rendre bien l'idée exprimée par l'auteur:

¹ "La Version ou Traduction est aujourd'huy le Pöeme plus frequent et mieus receu dès estimés Pöètes et dès doctes lecteurs, a cause que chacun d'eus estime grand oeuvre et de grand pris, rendre la pure et argentine invention dès Pöètes dorée et enrichie de notre langue. Et vrayement celuy et son oeuvre meritent grande louenge, qui a peu proprement et naïvement exprimer en son langage, ce qu'un autre avait mieus escrit au sien, après l'avoir bien conceu en son esprit. Et luy est deue la mesme gloire qu'emporte celuy qui par son labeur et longue peine tire des entrailles de la terre le thrésor caché, pour le faire commun à l'usage de tous les hommes". Th. Sébillet, *Art poétique françoys*, Paris 1910, pp. 187-188.

Ne jure tant superstitieusement aux mos de ton auteur, que iceus delaissés pour retenir la sentence, tu ne serves de plus près à la phrass et propriété de ta langue, qu'à la diction de l'étrangère².

A leur tour les poètes de la Pléiade si pleins d'ardeur qu'ils étaient s'il s'agit de "défendre et illustrer la langue française" voient aussi dans la traduction une des possibilités pour y arriver. Du Bellay prévient cependant que "tant louable labeur de traduire ne [lui] semble moyen unique et suffisant pour élever notre vulgaire à l'égal et parangon des autres plus fameuses langues"³. Il critique sévèrement ceux qui entreprennent la traduction des poésies, en constatant que chaque poète possède un style spécial, propre à lui et intraduisible sans perte⁴.

Jacques Pelletier du Mans partage les opinions de ses devanciers: Sébillet et Du Bellay. Il voit dans la traduction une des possibilités de l'enrichissement de la langue française⁵. Cependant il est conscient de tous les aspects négatifs qui accompagnent le travail des traducteurs. Il se rend parfaitement bien compte que même si la traduction est réussie l'honneur est toujours destiné à l'auteur du texte original: "Car si vous rendez bien et fidèlement, si vous n'êtes estimé sinon avoir retracé le premier portrait, et le plus de l'honneur en demeure à l'original"⁶.

Pelletier souligne ensuite le manque de proportion entre l'effort et le travail qu'il faut engager dans le processus de traduire et la gloire qui en tombe sur le traducteur en remarquant que "traduire est une besogne de plus grand travail que de louange"⁷.

A son tour De Laudun d'Aigaliers s'oppose vivement à la traduction craignant fort que ce procédé ne peut que provoquer

² *Ibidem*, p. 190.

³ J. Du Bellay, *La Défense et Illustration de la Langue française*, Paris 1972, p. 56.

⁴ *Ibidem*, p. 59.

⁵ "Les traductions, quand elles sont bien faites, peuvent beaucoup enrichir une langue". J. Pelletier du Mans, *Art poétique départi en deux livres*, Paris 1930, p. 3031.

⁶ *Ibidem*.

⁷ *Ibidem*.

en fin du compte la diminution d'intérêt pour de telles langues que le latin et le grec:

Je feroy brusler tous les livres qui ont esté traduits du grec au latin en François [...] que si quelqu'un voulait faire quelque oeuvre, il la feist de son esprit, car outre ce que si l'on continue à translater ou traduire tous les livres en François, ce sera enfin nous faire perdre la cognoissance des langues grecque et latine, d'ou nous tirons ce que nous avons de beau⁸.

En continuant ses divagations, de Laudun d'Aigaliers s'y prend au problème de l'honneur ou de la gloire qu'on peut atteindre grâce aux traductions. Et sur ce point encore il trouve seulement les propos négatifs. Une bonne traduction exige un travail acharné tandis qu'en résultat on n'obtient pas la célébrité, celle-ci étant réservée toujours pour l'auteur du original:

"Le traducteur n'a point d'honneur: car s'il prend un bon auther, et qu'il le traduise bien, l'on dira qu'il n'avait garde de faillir, veu qu'il avait pris un si bon auther, et s'il ne faict du tout bien, l'on dira qu'il est sot d'entreprendre quelque chose sans en pouvoir venir à son honneur"⁹.

Et Pierre de Laudun en tire sceptiquement une conclusion que "enfin c'est une oeuvre [traduction] en laquelle tousjours il y a plus grand travail que louange"¹⁰.

Après cette brève revue des opinions tirées des oeuvres théoriques revenons à notre poète et à son poème. Le point de départ d'Etienne de La Boétie est net. Il n'a jamais traduit des oeuvres étrangères vu que "la peine est grande et la gloire légère"¹¹. Le reste de ses divagations suit de près les opinions de Pelletier du Mans et de de Laudun d'Aigaliers. Notre poète préfère écrire les vers de sa propre invention que

⁸ P. de Laudun d'Aigaliers, *L'Art poétique français*, Paris, éd. Toulouse, 1909, p. 131.

⁹ *Ibidem*, p. 132.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ E. de La Boétie, *A Marguerite de Carle, sur la traduction des Plaintes de Bradamant*, Paris 1969, p. 667.

de les "tourner d'une langue étrangère"¹² sachant que seulement sa propre poésie peut lui garantir une certaine gloire. La Boétie se rend parfaitement compte combien de travail, de temps, d'efforts enfin, exige la traduction, si l'on veut la bien faire. Et tout cela pour donner seulement à son ouvrage "rien que soit sien que le simple langage"¹³.

Ce qui diffère la traduction de son original, selon notre auteur, c'est "la robe" tandis que "le corps" reste le même. Il est curieux de savoir ce que La Boétie comprend par "la robe": s'il tient plutôt à rendre le texte phrase par phrase, ou s'il prend en considération le contenu, "la sentence". Une chose est sûre: comme dans les *"Arts poétiques"* de de Laudun d'Aligaliers et celui de Pelletier du Mans, Etienne de La Boétie confirme l'opinion que si le traducteur entreprend de transmettre une oeuvre bonne, la traduction en est toujours bonne et l'honneur en est à l'auteur du l'original. L'auteur de la traduction passe des heures en essayant de rendre dans sa langue une phrase étrangère toute "rebelle" qu'elle était, il veille à ce que sa version soit à la fois belle et fidèle aux pensées et idées de l'original. Il lui arrive pas une seule fois de "ronger ses ongles"¹⁴ en endurant des véritables maux. La Boétie semble se plaindre à sa femme qui a demandé de lui une telle tâche en posant une question purement rhétorique:

Où pault asseoir d'avoir sa recompense
Le traducteur malheureux se fiance¹⁵.

La réponse n'apporte pas de consolation à notre poète: s'il peut attendre quelque intérêt pour son oeuvre c'est uniquement de la part des ignorants; les savants ne prenant garde à un tel travail. Comment donc atteindre la gloire. La Boétie trouve une solution. Il prend part dans la discussion au sujet de chercher le sujet poétique. Il ne partage pas l'opinion de ceux qui trouvent que tous les thèmes ont été déjà traité par les Anciens d'une manière excellente et que "la

¹² *Ibidem*, p. 667.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ *Ibidem*, pp. 667-668.

fontaine soit vuide"¹⁶. Au contraire, il demontre que comme autrefois après Homère sont venus Théocrite et Virgile et tous les deux ont laissé à la postériorité une oeuvre de génie, de même maintenant chaque poète peut trouver une source d'inspiration - même s'il le répète, il traite ce sujet d'une façon lui dictée par sa propre imagination, verve et enfin son talent poétique:

Heureux celuy que le premier on conte:
Mais qui ne l'est, ne doit point avoir honte.

[...]

Or est-ce bien un grand abus, s'on cuide
Que d'inventer la fontaine soit vuide.
De voir le fond on ne doit presumer
De nostre esprit, ny le fond de mer.
Des grands discours la semence infinie
D'oeuvre nouveau pour jamais est fournie,
Nostre esprit prend en sa source eternelle
Or une chose, or une autre nouvelle:
Or ceste cy, or ceste la il treuve,
Et puis encor, une autre toute neufve¹⁷.

La Boétie ne défend pas de puiser le sujet chez les Anciens, étant d'avis que chaque thème peut être présenté et traité de différentes manières, celles-ci ne dépendant que du génie et de l'imagination poétique de l'auteur. Notre poète, pour approcher sa conception du lecteur, se sert d'une métaphore tirée d'Héraclite (*pantha rei*):

Ainsi voit lon en un ruisseau coulant,
Sans fin l'une eau après l'autre coulant:
Et tout de rang d'un eternel conduit,
L'une suit l'autre, et l'une l'autre fuit:
Par ceste cy celle la est poussee
Et ceste cy par une autre avancee:
Toujours l'eau va dans l'eau, et tousjours est-ce
Mesme ruisseau, et tousjours eau diverse¹⁸.

¹⁶ *Ibidem*, p. 669.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *Ibidem*.

On ne peut pas refuser à Etienne de La Boétie une originalité de cette image dans l'époque où la majorité des autorités poétiques se contentaient de reproduire un cliché sur l'abeille qui ramasse le nectar de différentes fleurs pour en faire du miel. La Boétie montre bien son érudition et sa connaissance de la philosophie ancienne.

Le poème présenté nous fait penser tout de suite du sonnet acrostiche écrit par Thomas Sébillet qui précède sa traduction des *Contramours* et celle des *Advis civils* de Lattini L'opinion de Sébillet-théoricien de la traduction a été déjà présentée. Cette fois-ci ce n'est plus un théoricien, mais le traducteur qui prend la parole et voit ce métier à la lumière tout-à-fait différente. Sébillet avoue franchement que

Tourner de langue en autre un estrange auteur
Honnore peu celui qui en a pris la peine¹⁹.

Le traducteur travaille acharnement jusqu'à perdre haleine, en "se mordant [souvent] l'ongle". Cet effort cependant est vain parce que toujours:

Avantage plus grand remporte l'inventeur²⁰.

On y voit parfaitement bien la ressemblance entre l'avis de Sébillet et de La Boétie. Est-ce, peut-être, une opinion tirée de l'expérience personnelle. Il est, tout a fait, possible que Sébillet - théoricien en invitant les poètes à traduire n'avait pas connu les peines qu'apporte le travail des traducteurs, ou, peut-être, en voyant les fruits bienfaisants d'une telle tâche, voulait l'approcher des adeptes des Muses. Quoi qu'il en soit l'opinion de Sébillet-traducteur sur la "version" s'identifie avec ce que sur ce sujet a avoué Etienne de La Boétie. On peut se demander si La Boétie a connu le fameux sonnet de Sébillet. A mon avis la convergence des opinions de l'un et de l'autre est tout à fait dûe au hasard. Chacun des deux poètes a ressenti, à son tour, toutes les difficultés, tous les problèmes que pose la traduction, ce "changement de robe" pour se servir d'une expression de La

¹⁹ Th. Sébillet, *op. cit.*, p. VI.

²⁰ *Ibidem.*

Boétie. S'ils se plaignent, c'est peut-être pour instruire leurs lecteurs, que le fait qu'ils puissent maintenant lire les textes des auteurs étrangers, c'est grâce aux traducteurs qui ont passé plusieurs jours et nuits remplis de fatigue. Etienne de La Boétie le dit à sa femme, est-ce gentil de sa part?

Université de Łódź
Pologne

Ewa Kozłowska

STEFAN DE LA BOÉTIE TEORETYKIEM PRZEKŁADU?

Stefan de La Boétie nie napisał żadnej sztuki poetyckiej. Swym opiniom na temat przekładu dał wyraz w poemacie poprzedzającym jego tłumaczenie *Żalów Bradamanty z Ariosta*.

Autor *Contr'un* wypowiada się na temat sztuki przekładu podobnie do Pelletier du Mans czy też de Laudun d'Aigaliers. Stwierdza, że proces tłumaczenia wymaga od tłumacza olbrzymiego wysiłku, natomiast nie może on się spodziewać żadnej chwały, bowiem cały nimb i tak spływa na autora oryginału. Autorowi tłumaczenia pozostaje jedynie satysfakcja, iż dzięki jego pracy wybitne dzieła starożytnych stały się dostępne szerszemu ogółowi.